

Aline Le Guluche

« J'AI APPRIS À LIRE À 50 ANS »

Pendant des années, Aline a caché son illettrisme aux autres. Elle a repris confiance en elle en retournant sur les bancs de l'école. Sa fierté? S'être attelée à un clavier pour raconter son histoire*.

CHRISTINE LAMIABLE - PHOTOS BERTRAND DESPREZ POUR NOTRE TEMPS

Elle n'en revient toujours pas. Souriante, Aline Le Guluche, 59 ans, glisse à plusieurs reprises : « Jamais je n'aurais pensé écrire un livre ! » Pendant plus de trois décennies, elle a multiplié les stratagèmes pour camoufler ses difficultés à déchiffrer et former des mots. Elle s'entraîne à écrire les prénoms de ses deux enfants, Céline et Fabrice, avant leur naissance. Elle prétexte une mauvaise orthographe et demande à une collègue de l'usine de pâtisserie où elle entre à l'âge de 16 ans de lui écrire « croissants ». Elle apprend par cœur les menus à proposer aux patients de l'hôpital où elle travaille ensuite. Une vie où la honte et l'anxiété perpétuelle d'être découverte cohabitent.

À l'approche de ses 50 ans, Aline en a eu assez. Chaque vendredi, pendant six mois, elle a suivi une formation. Une véritable renaissance ! Dans cette nouvelle existence, cette femme chaleureuse devient aide à domicile et, depuis 2018, porte-parole du programme national de lutte contre l'illettrisme des femmes, Write Her Future, mené à l'initiative de la marque Lancôme. La honte a enfin cédé la place à la fierté.

« Mon premier instituteur était maltraitant. Je ne retenais rien, que la violence. »

NOTRE TEMPS Quelle place occupaient l'école et la lecture dans votre enfance ?

ALINE LE GULUCHE C'est le travail qui occupait une place importante. Mes parents, très modestes, tenaient une ferme dans les Yvelines. Nous n'avions qu'un poste de radio et parfois un journal local pour connaître le cours du blé. Il n'y avait rien à lire. On s'occupait des animaux et des différentes tâches en fonction des saisons. Je suis la dernière d'une fratrie de huit enfants. Comme il n'existait pas de maternelle à la campagne, nous ne sommes allés à l'école qu'à partir de 6 ans.

■ Le début de votre scolarité, en CP, n'a pas été très heureux...

Je suis partie avec l'envie d'aimer l'école, pourtant, très vite, j'ai eu l'impression que l'école ne m'aimait pas. À l'époque, on ne parlait pas de dyslexie mais c'est ce dont je souffrais. Et puis, mon premier instituteur était maltraitant. Il nous tapait sur les doigts avec une règle. Je partais à l'école la peur au ventre. Je ne retenais rien, que la violence. Celui qui l'a remplacé en CE1 était très gentil et patient. Grâce à lui, j'ai commencé à apprendre. Mais sans ...





▲ En retournant à l'école, Aline a aussi gagné en assurance pour affronter les petites et grandes difficultés de la vie.

jamais rattraper le niveau nécessaire. J'ai dit adieu à l'école à 15 ans et demi et commencé à travailler en usine à 16 ans.

■ Comment avez-vous pu dissimuler aussi longtemps votre illettrisme, notamment à vos enfants ?

D'abord, je me mettais en retrait. Quand il fallait choisir un film ou un menu, je disais aux autres : « C'est comme vous voulez. » J'ai aussi développé une mémoire photographique pour pouvoir recopier les mots que je devais écrire. Mais, quelquefois, j'étais démasquée parce que j'avais fait des fautes. Tant qu'ils étaient petits, mes enfants ne se rendaient pas compte. Je les valorisais en leur demandant ce que la maîtresse avait écrit. Puis j'enregistrais ce qu'ils me disaient pour les faire répéter. Je ne voulais pas qu'ils aient honte de moi ou qu'ils me prennent en charge. À partir du collège, sans qu'on en parle, ils ont bien compris que j'avais des difficultés. Je leur demandais tout le temps de m'aider à écrire.

■ Vous avez plusieurs fois sollicité une formation à votre travail avant qu'on ne vous l'accorde. Pourquoi cela a mis tant de temps ?

Parce que je n'ai pas dit la vérité tout de suite. Ma fille avait rédigé une lettre de demande de formation que j'avais soigneusement recopiée. La DRH ne comprenait donc pas pourquoi j'avais besoin d'une remise à niveau. Il a

fallu que j'avoue mon problème. À force de me cacher, je n'étais pas loin de la dépression. Il fallait que ça cesse.

■ Une fois sur les rails, vous ne vous êtes plus arrêtée !

Ma vie a complètement changé. Retourner à l'école, c'est aussi prendre confiance en soi, être capable de poser des questions, comprendre des documents administratifs... Après la formation, j'ai même obtenu un CAP services hôteliers par une validation des acquis de l'expérience.

■ Cela vous a aussi permis de vous affranchir d'un point de vue sentimental...

Tout à fait. Après un divorce difficile d'avec le père de mes enfants, je m'étais mise en couple avec un homme dont j'étais éperdument amoureuse. Mais en retournant à l'école, j'ai aussi compris qu'il se jouait de moi. J'avais contracté un crédit avec lui pour faire des travaux dans sa maison. Je pensais en être en partie propriétaire. Je me suis rendu compte que ce n'était pas le cas.

■ Quel rapport avez-vous avec la lecture et l'écriture à présent ?

Je lis tous les jours pour ne pas perdre ce que j'ai acquis. Je continue à faire beaucoup de fautes, quand j'écris trop vite, par exemple. Ou quand quelqu'un me regarde, parce que j'ai peur. Ça reste une blessure très profonde. Mais ça ne me dérange plus de demander de l'aide. Et je n'ai pas dit mon dernier mot... À la retraite, dans un an ou deux, j'aimerais bien continuer à apprendre et progresser. À 100 ans, j'aurai peut-être le bac (*rires*) ! ●

* *J'ai appris à lire à 50 ans*, éd. Prisma, 14,95 €.



UN HANDICAP À COMBATTRE

Selon une enquête Insee en partenariat avec l'Agence nationale de lutte contre l'illettrisme (ANLCI), 7 % de la population adulte française est illettrée. Il s'agit de personnes qui ont été scolarisées, mais qui n'ont pas acquis une maîtrise suffisante de la lecture, de l'écriture et du calcul. Cela représente 2,5 millions de personnes, âgées de 18 à 65 ans. Pour elles, l'ANLCI propose 114 formations à visée d'insertion professionnelle. Rens. sur www.anlci.gouv.fr ou au 0800 11 10 35.